

Short messages, Cum commentariis copiosissimis

Stefan Zweig et Jean-Richard Bloch

Correspondance (1912-1940)

Édition établie, présentée et annotée par Claudine Delphis

Éditions universitaires de Dijon, « Écritures », 2019, 266 p., 22 €

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent

Grâce à Claudine Delphis et aux Éditions Universitaires de Dijon, le bel ensemble de correspondances croisées dont nous disposons s'est encore enrichi : *Romain Rolland et Stefan Zweig* grâce à Jean-Yves Brancy et Siegrun Barat (3 vol. : 2014, 2015, 2016), *Rolland et Jean-Richard Bloch* grâce à Roland Roudil et Antoinette Blum (2019), sans oublier le Cahier Romain Rolland n°15 (1964) : *Deux hommes se rencontrent, Rolland et Paul Amann*, ainsi que *Bloch et Amann*, correspondances réunies par Claudine Delphis dans *Survies d'un Juif européen* (2009), et maintenant *Zweig et Bloch*¹.

Cette toute récente publication de Claudine Delphis est digne des précédentes : sa curiosité passionnée pour toutes les traces écrites de l'Europe d'avant-guerre, pour cette humanité brillante si difficile à imaginer et à comprendre aujourd'hui, quand les échanges franco-germaniques furent incessamment traversés, dans tous les sens de tous ces termes, par des idéologies terriblement séduisantes et fallacieuses. Cela nous donne à réfléchir, encore et toujours.

Le livre en question s'intitule sobrement : *Stefan Zweig et Jean-Richard Bloch, Correspondance (1912-1940)*. Il est composé selon la meilleure méthode : Remerciements en tête, suivis d'une Note préliminaire indiquant les règles de transcription des documents originaux – en particulier pour le français écrit par Zweig, qui est ici respecté à la lettre – ; ensuite une Préface (pp. 9-33) pour préciser les caractères des principaux personnages (avec un développement inattendu, exceptionnel, concernant la figure tutélaire de Léon Bazalgette, cette éminence grise, l'ami de Verhaeren, le tra-

ducteur de Walt Whitman) et les soixante-quinze lettres, missives, cartes postales connues et archivées à ce jour, année par année, de 1912 à 1940 ; puis trois Annexes fondamentales, des plus précieuses (en particulier la *Lettre ouverte à Romain Rolland*, publiée par Zweig le 22 décembre 1912 dans le *Berliner Tageblatt*, toujours évoquée dans toutes les biographies – de Rolland ou de Zweig, nous l'avons vérifié – mais jamais publiée encore *in extenso*, à notre connaissance). Enfin une Bibliographie copieuse et un Index nominum. Quant à la Liste de périodiques cités, il appartiendra au lecteur soigneux d'en faire facilement un index.

L'érudition de Claudine Delphis et sa passion de collectionneuse l'ont conduite à multiplier des notes abondantes, précises, jamais en défaut. Mais comme cette correspondance est échangée entre deux amis, écrivains très productifs et très actifs socialement dans une époque effervescente (et somme toute, terrible), ces notes indispensables nous amènent à formuler quelques réflexions de critique positive. Nous commencerons par l'analyse d'un exemple, la lettre n°55, du 3 février 1935 écrite par Bloch, depuis Paris : le texte proprement dit ne dépasse pas dix lignes ; les notes s'étendent sur trois pages, en plus petits caractères ; entendons-nous bien : ces notes sont nécessaires, très riches, et passionnantes. Mais nous regrettons que la situation des deux correspondants se retrouve un peu noyée ; pourtant, elle est exceptionnelle : Bloch revient d'un séjour de près de cinq mois en URSS ; il ne roule pas sur l'or, et il s'est « enfourné » dans un petit appartement meublé du XIII^{ème} arrondissement, avec sa famille nombreuse, tandis que

1. Signalons aussi la « Correspondance Georges Duhamel-Stefan Zweig. L'Anthologie oubliée de Leipzig », grâce à Claudine Delphis (2001)

Zweig est un « exilé » illustre qui revient des États-Unis sur un paquebot de ligne, quelque part dans l'Atlantique, en route vers Southampton. Il nous semble que cette scène très contrastée aurait pu être suggérée davantage au lecteur curieux et de bonne volonté.

Tout cela pour dire que le livre de Claudine Delphis mérite – ô combien ! – d'être accompagné d'un mode d'emploi. Nous en proposons un, à partir de quatre solides points d'amarrage : 1912, 1919, 1932, 1936. L'objectif est de jalonner deux carrières, deux œuvres très dissemblables, mais qui se croisent souvent, parce que les deux « collègues » (pour le dire à l'allemande) se sentent liés par une amitié indéfectible, sur la base de cette conviction que la littérature authentique a une valeur morale éminente.

La première lettre de Bloch (cf. p.35) est du 27 juin 1912 ; elle est très brève ; il s'agit de remercier Zweig pour son envoi d'un texte d'hommage à Romain Rolland. La réponse de Zweig (cf. p. 37) n'est pas datée. Claudine Delphis hésite ; elle propose « [Paris, 1912 ?] » ; mais elle avait suggéré 1913 dans *Survies d'un Juif européen* (cf. lettre d'Amann à Bloch, 6.03.1913, p.393, n. 471). Nous proposerions plutôt mars 1913 ; pour toutes sortes de raisons. Zweig tient à se faire pardonner son retard, car il n'a pas encore réagi à l'envoi (par Bloch, mais quand, au juste ?) de Lévy, *premier livre de contes*, paru en mars 1912 ; il formule, en quelques mots, une critique très fine. Claudine Delphis en cite d'autres, en note. Mais elle ne mentionne pas la principale, celle de Rolland, dans une lettre du 16 mars 1912 : à notre avis, la première de toutes. On y voit d'ailleurs clairement que Rolland ne déteste pas de « gouverner » le jeune Bloch. Zweig est plus fraternel, et à titre d'échange, promet ses propres « contes » : [i.e. *Première expérience, quatre histoires du pays de l'enfance*]. Et si nous sommes bien en mars 1913, Zweig va bientôt faire la connaissance de Bloch : chez Romain Rolland, boulevard du Montparnasse, et aussi à Montmartre, place du Tertre, où Bazalgette l'emmène se joindre à une joyeuse bande... Deux écrivains se rencontrent, dans l'esprit de *Jean-Christophe* et sous l'égide de Romain Rolland – que « l'article fraternel » de Zweig (la *Lettre ouverte* du 22 décembre 1912) a ému jusqu'aux larmes (comme Rolland l'écrit à Zweig, le 26 décembre).

Deuxième point d'amarrage : 2 mars 1919. La guerre est terminée. Zweig est encore en Suisse, à Rüşlikon, au-dessus de Zurich. Bloch, démobilisé, est dans sa maison de La Mérigote. Par l'intermédiaire de Rolland, il a fait parvenir à Zweig sa *Prière de l'écrivain*. Claudine Delphis la reproduit dans la note 2 (p. 44-45) et en fait bien comprendre le caractère, même si ce texte bénéficie d'une mise en page plus aérée dans l'édition Blum-Roudil des lettres Rolland-Bloch (*op. cit.* p. 45-46). Zweig répond avec chaleur : « Restons un groupe, mais soyons fraternels, nous les quelques uns. » Et ils sont nommés : Jouve, Rolland, Bazalgette, Amann. Dans la lumière de Tolstoï. Et déjà Paul Amann est

en train de traduire en allemand le grand roman de Bloch... *Et Cie*. Ici encore, les notes copieuses permettent de suivre toute cette actualité intellectuelle, complexe, brillante, très productive au cœur de mutations politiques, sociales, artistiques difficiles à imaginer. Mais notre éditrice s'y trouve très à l'aise. Même face au surprenant jugement de Zweig, le 6 septembre 1920, lettre écrite du Kapuzinerberg, à Salzbourg : « La révolution Allemande et l'Autrichienne étaient si *laides*, si dépourvues d'esprit révolutionnaire, qu'on forgerait la vérité en les proclamant. Les Allemands ont expédié l'empereur dans l'espérance d'obtenir des meilleurs conditions matérielles. [...] C'étaient quelques juifs seulement qui étaient révolutionnaires en Allemagne, *la nation elle-même est la même qu'autrefois*, pas un seul vrai Allemand qui soit républicain de cœur. » Lettre terrible ! Ce qui n'empêche pas Zweig de saluer Karl Liebknecht, Rosa Luxembourg et Gustav Landauer, « ces juifs panhumains ». Concernant Landauer, et les articles que Zweig lui consacre dans la presse - malgré les oukases du magnat Hugo Stinnes, celui qui a financé les corps-francs, ces francs escadrons de la mort -, l'érudition de Claudine Delphis est impeccable ; nous en parlons en connaissance de cause, puisque nous venons de traduire ces articles, pour le volume (à paraître chez Albin Michel) qui sera la suite de *Pas de défaite pour l'esprit libre* (2019).

Troisième point d'amarrage : l'année 1932. Zweig est devenu un écrivain international. Tout ce qu'il publie connaît un grand succès dans le monde entier, qu'il s'agisse de théâtre, de recueils de nouvelles, de critique littéraire, de biographies originales ou d'articles de réflexion. Mais jamais de politique ! Il a une sainte horreur des politiciens. Bloch au contraire est de plus en plus engagé politiquement. C'est un homme de revues ; il consacre beaucoup de temps et d'énergie à *Europe*, principalement. Tout en poursuivant son œuvre personnelle. En 1932, il publie *Sybilla*, qui devait être suivie de *Clothilde*. Sa correspondance avec Zweig permet de suivre toute sa production. Et il faudrait retrouver et lire ces livres, car ils sont restés très originaux. À chaque nouveau titre, Zweig s'active pour favoriser traduction et publication. Il s'appuie sur Paul Amann. Mais quelquefois il songe à Erwin Rieger, pour *La Nuit kurde*, par exemple. Et cela vexa Paul Amann. Petit imbroglio où Romain Rolland doit arbitrer : il fait valoir des raisons artistiques ; il n'est pas tendre. En 1932 encore, Zweig est chez Albert Schweitzer le 27 novembre, à Gunsbach, près de Colmar. Il a *Sybilla* dans sa valise, comme il l'écrit à Bloch dans la carte postale (collective), qui représente l'hôpital de Lambaréné. Le 5 décembre suivant, depuis Arosa, dans Les Grisons : enthousiasme. « Jamais tu as fait mieux et j'ose dire personne autre en France l'a fait dans le domaine du roman. » *Sybilla*, c'est la danseuse inspirée par Isadora Duncan, et elle danse, le jour de la mort de Lénine, comme les gitans dansent sur la tombe de ceux qui leur sont le plus cher. « Par les moyens les plus raffinés de l'artiste », écrit

Zweig, Jean-Richard a composé une histoire virtuose. Perplexité pourtant chez les camarades soviétiques. Le *Jésus* de Barbusse n'avait pas été non plus très apprécié, en son temps (1927). Ces écrivains français, classés rouges, peuvent surprendre leur public naturel. Mais Zweig les aime beaucoup et les encourage à sa façon (il publie par exemple, en 1932 précisément, sous le titre *Die Schutzfliehenden*, sa traduction du premier roman de Barbusse, *Les Suppliants*, paru en 1903). En France, le « tir de barrage » contre *Sybilla* est si efficace que le livre de Bloch ne connaît le plein succès qu'à l'étranger. La correspondance judicieusement éclairée ici permet de comprendre mieux toutes ces contradictions.

Quatrième borne d'amarrage : 1936, l'année du 70^{ème} anniversaire de Romain Rolland. Un quart des lettres échangées concerne cet événement un peu embrouillé. Avec les notes copieuses de Claudine Delphis et en relisant le magistral *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, du regretté Bernard Duchatelet, on arrive à se faire une opinion sérieuse : Marie Rolland-Koudacheva a bien manœuvré et Stefan Zweig a été supplanté ; Jean-Richard Bloch a lu dans la salle de la Mutualité et fait publier dans *Commune* le texte de son ami Zweig, traduit par Alzir Hella : *Hommage à Romain Rolland*, qui figure dans la dernière annexe, à la toute fin du livre (p. 233-235). Zweig ne mâche pas ses mots : « Jamais je n'ai vu Romain Rolland dans la dépendance d'un parti, d'un mot d'ordre, d'un système ou même de son pays. » Et comme si ce n'était pas suffisant, Zweig ajoute : « Il savait avec Flaubert que les titres dégradent, les honneurs déshonorent. » Il omet cependant la fin : « la fonction abrutit ». Si Claudine Delphis ne prend pas parti dans cette « ténébreuse affaire », elle présente un dossier bien complet. À une réserve près : elle insiste un peu trop – mais c'est un stéréotype des plus tenaces – sur le « caractère dépressif » de Zweig. Nous ne sommes pas convaincus : dans cette époque épouvantable, l'énergie productive du Viennois reste exceptionnelle. En 1936, l'auteur du « Castellio » [*Castellion contre Calvin, une conscience contre la violence*] emporte l'admiration, de Rolland en particulier, même si les « mômiens » de Genève risquent de se déchaîner, comme il en avertit Zweig dans sa lettre du 26 mai 1936.

Leurs amitiés résistent à ces remous politiques. Le 18 novembre 1936, Zweig écrit de Londres à Jean-Richard pour le remercier de son livre sur la guerre d'Espagne : « Tu as du courage d'écrire sur les événements, car nous vivons dans une époque où les monstruosité des événements nous

surpassent toujours. Mais justement pour ça – car on ne comprendra plus après dans quel tourbillon nous avons vécu – des documents seront nécessaires un jour et on verra que tu as été témoin et passionné. Quant à moi, le dégoût de la politique m'étreint la gorge. » Dont acte. Mais le lien entre les deux « collègues » s'est comme renforcé. Et le tout dernier message de Zweig à Bloch, en avril 1940, écrit sur sa carte de visite britannique mais depuis l'hôtel Louvois, à Paris, non loin de la Bibliothèque nationale encore dirigée par l'ami Julien Cain, en témoigne bien : « Mon vieux, j'ai téléphoné trois fois. Mais tu bavardes toute la journée. Téléphonne-moi demain matin. » L'adresse anglaise (Rosemount, Lyncombe Hill, Bath) ainsi communiquée pourrait devenir celle d'un « shelter » très bientôt – quelques semaines plus tard, la croix gammée flottait sur Paris !

Reste une question : pourquoi Claudine Delphis n'a-t-elle pas, dans sa préface, réservé une place de choix à Paul Amann, à côté de Léon Bazalgette ? Elle avait en main tous les atouts, depuis son immense ouvrage intitulé *Survies d'un Juif européen*, publié en 2009. Il nous semble que le tableau y aurait gagné une épaisseur sociologique très originale. Dans l'Index nominum, nous avons compté 45 occurrences pour Amann et 29 pour Bazalgette. La cause est entendue ! C'est sans doute parce que Claudine Delphis prépare un bon livre de plus...

Peut-être sommes-nous d'ailleurs parvenus, en ce printemps 2020, à un moment décisif où une publication intégrale, non expurgée, du *Journal* de Rolland ne pourra plus être reportée indéfiniment – ni celle de la correspondance de Zweig avec son éditeur durant 30 ans, Anton Kippenberg, le patron de l'Insel Verlag, grand collectionneur spécialiste de Goethe. Espérons ! *Tempora mutantur...* ou plutôt *mutentur*, car « il faut que les temps changent. »

mai 2020

Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent ont aussi édité et présenté 5 volumes dans La Pochothèque (Le Livre de Poche) : Stefan ZWEIG "Romans, nouvelles, théâtre" (1991 et 1995), Arthur SCHNITZLER "Romans et nouvelles" (1994 et 1996) et Franz KAFKA : "Romans, Nouvelles Journaux" ibid. 2000. Récemment parus : Roland REUSS : *Sortir de l'hypnose numérique*, Ilots de résistance, Paris 2013 ; Otl AICHER : *Chacun sa guerre, Le Murmure*, Dijon 2019, et Stefan ZWEIG : *Pas de défaite pour l'esprit libre*, Albin Michel 2020